

40 9o



MANUEL

SUR LA

CULTURE DU MURIER

PROPRE A L'ÉDUCATION

DE LA CHENILLE A SOIE.

PAR M. E. KLYNTON.



A BRUXELLES,

CHEZ P. VLEMINCKX, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

MARCHÉ AUX HERBES.

FÉVRIER 1830.

Les exemplaires voulus par la Loi ont été déposés.

CORTI

AVIS

AU LECTEUR BÉNÉVOLE.

Si la culture du mûrier propre à l'éducation du ver-à-soie a fait chez nous, jusqu'à ce jour, peu de progrès; on ne doit, d'après ce que j'ai observé, l'attribuer qu'à l'idée répandue par des hommes à préjugés qui ont prétendu sans aucun fondement que cet arbre ne peut résister à nos hivers.

Cependant l'expérience a prouvé la fausseté de cette assertion, et nous aurions grand tort de négliger plus long-temps une culture sans laquelle il est impossible d'obtenir de la bonne soie.

Il ne suffit pas non plus que quelques personnes favorisées par la fortune et leurs goûts s'occupent de la culture du mûrier et à élever des vers-à-soie, c'est le simple habitant de la campagne qu'il importe d'y engager. Tâchons de lui aplanir autant que possible la difficulté qu'il craint.

Magistrats et propriétaires agronomes donnez cet exemple patriotique, engagez les cultivateurs de vos

villages à planter des mûriers blancs sur leur sol, dans les localités communales, autour des cimetières. Par l'abondance des feuilles de cet arbre on sera en état de faire de la soie. Ceux qui parlent contre cette précieuse industrie ne peuvent être vos véritables amis!

Un des buts essentiels de ce Manuel est de mettre le cultivateur en garde contre ces alarmistes, ennemis de toute nouvelle culture, que j'ai signalés dans mes écrits. Le trêfle et la pomme-de-terre n'étaient-ils pas de nouvelles cultures, et peut-on s'en passer aujourd'hui?

MANUEL

SUR LA

CULTURE DU MURIER BLANC

PROPRE A L'ÉDUCATION

DE LA CHENILLE A SOIE.

DIALOGUE

ENTRE UN PROPRIÉTAIRE AGRONOME

ET PLUSIEURS CULTIVATEURS DE SON VILLAGE.

M. ROBERT.

L'auteur de cette brochure a raison, nous méritons qu'on nous reproche d'avoir négligé si long-temps, dans un aussi beau pays que le nôtre, une branche d'industrie de la plus haute importance.

MARTIN.

Comment, Monsieur, qu'avons-nous négligé? sommes-nous menacés de quelque malheur?

M. ROBERT.

Je te lirai un jour cette petite brochure qui, toute petite qu'elle est, renferme de grandes vérités.

MARTIN.

Monsieur, malgré mon peu d'esprit je sais apprécier des franches vérités.

M. ROBERT.

Tu seras, mon cher Martin, étonné du contenu de ce petit livre que voici.

MARTIN.

Quoi! dans cette brochure? Et vous avez dans votre bibliothèque tant de gros et beaux livres: ne serait-ce pas de ces petits livres qui promettent beaucoup et tiennent peu?

M. ROBERT.

Tu déraisonnes, mon ami; aurais-tu oublié qu'en économie rurale je ne me laisse pas abuser?

MARTIN.

Pardonnez, Monsieur; moi, comme tous les habitants du village, nous vous aimons comme un père et bienfaiteur; vous nous avez toujours donné de très-bons conseils; vous nous avez appris ce que nous savons. Il n'y a plus de pauvres dans notre commune; tout le monde ici a du travail et du pain, grace à vous! Ah! Monsieur, quand les dimanches, nous sommes devant l'église et qu'on vous voit arriver, tout le monde se lève, et on entend dire par les hommes comme par les femmes: « Voilà le bon monsieur Robert qui arrive, que le bon Dieu nous le conserve. » Il en vient bien aussi d'autres, mais personne ne bouge, et ne dit rien. Cela est-il clair?

M. ROBERT.

Si j'ai pu faire quelque bien, je n'ai fait là que mon devoir.

MARTIN.

Quand j'étais maître-valet chez vous, Monsieur, je connaissais fort peu la culture des terres ; feu mon père n'y entendait rien du tout, mais il savait faire des sabots ; ma mère, fille d'un bon cultivateur, me fit de bonne heure bêcher avec elle le jardin et notre pièce de terre ; nous récoltions du grain, des herbes potagères, des pommes-de-terre et des navets. Avec ces cultures et produits, je suis grandi, je vous ai plu, ma mère a consenti à me laisser aller en service chez vous, et vous eûtes la bonté de me laisser aller, tant qu'elle a vécu, lui aider à bêcher et ensemencer jardin et terrain : j'ai trouvé en vous, Monsieur, plus qu'un second père, et grâce à vous, je suis devenu un petit fermier ; par vos bienfaits j'ai pu agrandir ma propriété, et je m'aperçois que mes voisins cherchent à m'imiter : aussi nos récoltes sont-elles annuellement plus belles que celles des communes voisines.

M. ROBERT.

Tu m'as aidé plus que tu ne penses, mon cher Martin, à changer les mauvaises pratiques agricoles invétérées dans ce canton. On voyait bien que mon système de culture rapportait beaucoup plus que celle en usage, mais ces bonnes gens ne croyaient pas devoir s'écarter de la mauvaise routine du pays ; cependant quand ils ont vu que nos récoltes étaient en général plus belles que les leurs, ils t'ont consulté : tu leur as fait comprendre leurs fautes, et je me suis aperçu avec grande satisfaction que nos efforts ne sont pas perdus ; et je ne doute plus présentement que la nouvelle





velle culture; elle nous réussira aussi bien que les autres qui étaient inconnues avant nous ici.

MARTIN.

Vous savez très-bien, Monsieur, comme le paysan est méfiant, ceux même qui savent lire ont toujours peur de faire autrement en fait de culture que leurs pères; mais en leur montrant, comme vous avez fait, l'exemple, et qu'ils puissent voir par leurs yeux, cela réussit, parce qu'ils voient des résultats supérieurs aux leurs.

M. ROBERT.

Cela est vrai, mon ami, et je sens d'autant plus la faute que j'ai commise en négligeant jusqu'ici la culture du précieux mûrier blanc, qui enrichit, ainsi que j'en ai été témoin pendant mon séjour en France, les habitants de plusieurs départements.

MARTIN.

Ce mûrier est donc de la France?

M. ROBERT.

Non, il est de l'Asie.

MARTIN.

Ah! un arbre étranger!

M. ROBERT.

Qu'importe; la vigne, l'abricot, la pêche n'en viennent-ils pas? faut-il pour cela les dédaigner?

MARTIN.

Oh! non, Monsieur; c'est mon compère Gros-Pierre, un des riches fermiers de la forêt, qui dit que tout ce qui vient de l'étranger ne vaut rien; mais quand je lui ai répondu

un jour là-dessus que nos pommes-de-terre et nos beaux noyers viennent de l'étranger, il est resté court.

M. ROBERT.

Commençons cet automme à planter des mûriers blancs: tu as bien remarqué que depuis que nous avons arraché les mauvais bois qui bordaient anciennemet nos fossés et limites pour occuper ces places par des arbres à fruits, que nos voisins en ont fait autant; tu leur en as même vendu beaucoup de ta pépinière, et qui portent déjà du beau fruit.

MARTIN.

Je le crois bien, je les avais greffés moi-même et je les ai taillés encore toutes les années autant que cela est nécessaire d'après vos bonnes leçons, Monsieur. Je continuerai ainsi, parce que ce sont de mes élèves, et par-là ils prennent eux-mêmes l'habitude de les surveiller!

M. ROBERT.

Continuons ainsi, mon cher Martin; un jour nous jouirons du bien que nous aurons produit.

MARTIN.

Mais, Monsieur, cet arbre de la bénédiction de Dieu, comme vous le nommez et duquel vous dites avoir vu en France tant de merveilles, puisque ses feuilles produisent de l'or, et qui enrichit ceux qui en plantent, ce que je ne puis encore comprendre, d'où vient, s'il vous plaît, que vous ne m'en avez jamais parlé?

M. ROBERT.

Je ne t'en aurais pas encore parlé, mais me trouvant

avant-hier à Bruxelles devant le magasin d'un libraire, je vis cette petite brochure intitulée : *Appel au patriotisme des agriculteurs et cultivateurs du royaume des Pays-Bas*, *par M. Klynton à Gand*, j'achète le petit livre et je vais m'asseoir au Parc, et je lis ce qui suit :

« Une branche d'industrie d'une haute importance, né-
» gligée jusqu'à ce jour, peut, par vos soins, devenir na-
» tionale en peu d'années.

» Notre auguste Monarque, dont la sollicitude paternelle
» pour le bien-être de son peuple, est généralement connue
» et admirée, désire fixer dans son royaume la culture du mû-
» rier blanc, et l'éducation des vers-à-soie ; vous êtes ap-
» pelés à y concourir de toutes vos forces. »

MARTIN.

Depuis quand cet ouvrage paraît-il ?

M. ROBERT.

Depuis octobre 1827, et c'est, comme je viens de te le dire, par l'effet du plus grand hasard que je l'ai découvert. Il semble qu'un mauvais génie nous cache toutes les bonnes idées capables de faire prospérer notre économie agricole. En sortant du Parc, je suis allé à un café que fréquente un de mes amis assez au courant des nouveautés littéraires; il s'y trouva, et tirant ma brochure de la poche je lui demande, connaissez-vous ceci? Oui, sans doute me répondit-il ; nous avons de cet auteur plusieurs écrits sur différents sujets scientifiques.

MARTIN.

Cette fois, Monsieur, ce n'est pas un mauvais génie qui vous a conduit chez ce libraire.

M. ROBERT.

Écoute, mon ami, comme l'auteur de cet Appel s'adresse à nous : « Pourquoi resteriez-vous indifférents aux vues » magnanimes de votre Souverain lorsqu'il protége et anime » tout ce qui appelle la prospérité sur la patrie ? Serait-il » possible que des craintes mal fondées, perfides et con- » traires aux intérêts de la nation fussent encore capables » de vous faire croire aux vieux préjugés, que ni le mûrier, » ni les vers-à-soie ne sauraient réussir en ce pays. »

MARTIN.

Oh ! c'est comme ça partout; mais vous, Monsieur, qui avez été témoin en France des grands bénéfices qui résultent de la culture du mûrier blanc, je conçois présentement très-bien vos regrets de l'avoir depuis si longtemps perdue de vue; je crois que c'est comme vous disiez que quelque mauvais génie s'en mêle.

M. ROBERT.

Non mon ami, c'est tout uniment le défaut d'exemple nos bons cultivateurs croient que leur manière de cultiver est supérieure aux autres. Tu as vu combien vite pourtant nos voisins ont tâché de nous imiter à planter des arbres et à mieux labourer et amender leurs terres.; ils ont vu que nous récoltions quatre fois plus qu'eux, et que les fruits de nos arbres nous fournissaient encore un bénéfice particulier. Tu dois t'en rappeler, quand ils nous ont vus entourer nos champs d'arbres à fruits combien ils nous ont blâmés; ne disaient-ils pas que nos arbres donneraient de l'ombre sur les récoltes, comme si les mau-

vais arbres qui entourent les meilleures terres n'en donnaient pas également. Quelques ignorants et gens à préjugés ajoutèrent que ces arbres attirent de mauvais orages, des insectes et les vagabonds pour en voler les fruits, et abîment les récoltes en dessous. Tu verras, mon ami, quand nous planterons des mûriers blancs, nous ne serons pas, malgré tout ce que nous avons fait, à l'abri de leurs critiques; ensuite ils nous imiteront.

MARTIN.

Ah! c'est bien comme ça qu'ils parlent au village; je les ai entendus se moquer de toutes les améliorations que vous avez mises en pratique dans vos domaines; et quand ils ont vu comme tout vous réussissait, ils m'ont demandé comment nous faisions; vous le voyez bien, leur ai-je répondu. Ensuite, on vous a demandé des semences et des plantes, que vous leur avez données, et ils ne vous ont pas seulement remercié.

M. ROBERT.

Bon, ne comptes-tu donc pour rien la satisfaction que j'éprouve d'avoir introduit dans mon canton la culture du trèfle et l'esparcette dans les terres médiocres des coteaux? As-tu oublié qu'avant ces fourrages, les terres ne produisaient que de très-chétives récoltes, faute d'engrais; le froment et la pomme-de-terre remplacent aujourd'hui le maigre seigle et l'avoine.

MARTIN.

Rien n'est plus vrai; les cultivateurs de notre canton ont tous profité de vos leçons, et sont aujourd'hui tous plus à

leur aise que du temps de ma jeunesse, quand je suis entré en service chez Monsieur; ils ont à présent de quoi élever des troupeaux, le fumier ne leur manque plus: aussi des récoltes abondantes récompensent leurs peines.

M. ROBERT.

J'espère qu'ils nous imiteront également à planter des mûriers blancs; c'est alors que tu me verras content. Écoute la suite de cet Appel. « Oublions ce qui a été négligé et » écarté par la routine ordinaire; et mieux avisés, éclairés » par l'expérience, n'abandonnons pas une source de fécon- » dité de laquelle nous pouvons avec notre intelligence » industrielle tirer les plus grands avantages sous la pro- » tection et les encouragements du meilleur des rois.»

MARTIN.

Ma foi, Monsieur, plus je vous entends lire dans ce petit livre, plus je m'étonne qu'on ne s'est pas plus empressé de suivre d'aussi bons conseils; ne serait-ce pas encore là l'effet de ce mauvais génie dont vous parlez?

M. ROBERT.

Le mauvais génie dont il est question, mon cher Martin, est celui des entêtés, des indifférents et des mauvais routiniers qui s'attachent aux pas du simple cultivateur, l'effraient s'ils le voient disposé à suivre une nouvelle culture, en lui disant: Si cela ne vous réussit pas, on se moquera de vous, on vous abandonnera, et personne ne viendra à votre secours

MARTIN.

Pardi, Monsieur, c'est bien ça, on m'en a menacé cent fois; mais j'étais sûr de mon fait, je suivais vos conseils;

mes voisins ont souvent été bien sots quand, à mon tour, je pouvais me moquer d'eux par des récoltes abondantes et supérieures à la leur; il en sera de même si nous plantons des mûriers blancs, tout sera d'abord perdu à les entendre, ensuite ils feront comme nous.

M. ROBERT.

Je vais encore te lire quelques lignes de cet Appel, que des libraires de Bruxelles auxquels il avait été adressé pour le faire connaître, ont renvoyé à Gand, sous prétexte qu'on n'en trouvait pas de débit.

MARTIN.

Heureusement, Monsieur, que vous en avez encore attrappé un, je n'ai jamais rien entendu lire qui pique plus ma curiosité que cette culture du mûrier blanc; quant à ce que je vous entends dire du ver-à-soie, je n'y comprends encore rien; je sais pourtant ce que c'est qu'un ver : quand on laboure dans de bonnes terres bien fumées on en trouve, mais ils ne sont pas de soie.

M. ROBERT.

Tu en sauras bientôt davantage. Écoute : ce qu'on nomme vulgairement ver-à-soie est une chenille, laquelle se nourrissant pendant un temps déterminé de la feuille du mûrier blanc qui renferme les principes soyeux, s'en approprie la substance dans son corps, et elle s'en sert ensuite pour filer autour d'elle un cocon, et c'est en dévidant cedit cocon, travaillé par l'insecte, qu'on obtient la soie.

MARTIN.

Mon Dieu, que cela est curieux, il me tarde bien de voir cela.

M. ROBERT.

Écoute ce qu'en dit notre auteur:

« Une perspective des plus brillantes s'offre à nous; un
» vaste champ est devant nos yeux; quelle administration,
» quel père de famille pourrait rester froid et indifférent
» quand il est démontré qu'en secondant les intentions de
» notre grâcieux Souverain, notre commerce s'augmentera
» d'une nouvelle branche d'industrie de la plus haute im-
» portance? Ne voyez-vous pas ces tissus précieux sortis de
» nos fabriques, distingués et recherchés de l'étranger par
» la beauté du travail et le bon goût du dessin, qui étonne-
» ront le monde?

» Nos vaisseaux les transporteront au-delà de l'immensité
» des mers en échange d'autres marchandises d'une haute
» valeur. Ce tableau peut n'être pas illusoire si nous voulons
» une fois pour toujours fermer nos oreilles aux insinuations
» qu'enfantent le découragement et le peu d'énergie. Ne
» sait-on pas qu'ils paralysent toujours les plus nobles dis-
» positions? et croit-on nous intimider encore en nous ra-
» contant que sous le règne de la maison d'Autriche on
» avait déjà formé en Belgique des pépinières de mûriers et
» essayé l'éducation du ver-à-soie, et que rien n'a réussi;
» chose attestée (disait-on à Gand) par des témoins encore
» vivants! Je suis loin d'en douter, qu'on se rappelle un
» peu combien de temps il a fallu pour admettre la culture
» de la pomme-de-terre, plante précieuse de laquelle il n'est
» plus possible de se passer; voyait-on, il y a cinquante
» ans, dans ce pays des machines à vapeur mouvoir des mé-

» caniques à tisser le coton comme aujourd'hui? Est-ce
» qu'avec nos connaissances acquises et notre habileté dans
» les arts nous devons nous laisser arrêter par des on dit
» qui ne prouvent rien?

» Si les mûriers blancs et les vers-à-soie n'ont point réussi
» sous le règne de la maison d'Autriche, cela ne fait nulle-
» ment l'éloge des agronomes de ce temps. Hé bien! nous,
» sous le règne de la maison de Nassau, nous pouvons citer
» la preuve que nous sommes devenus bien plus habiles,
» puisque sur plusieurs points du royaume on cultive le
» mûrier blanc, et on a obtenu de très-belle soie. Ainsi
» l'épouvantail qu'on a essayé de mettre en avant pour em-
» pêcher la plantation du mûrier et d'élever des vers-à-soie
» pourrait dorénavant tout au plus arrêter quelques trem-
» bleurs ignorants du bon vieux temps. »

MARTIN.

C'est pourtant bien clair.

M. ROBERT.

Voici, page 8, ce que demande l'auteur:

« Faut-il abandonner aux autres nations cette belle bran-
» che d'industrie, et leur donner notre argent, et rester les
» bras croisés? Qu'on y réfléchisse bien, c'est pourtant là
» où aboutiront ces craintes et ces idées chimériques que
» des hommes irréfléchis, patriotes tièdes, trop attachés aux
» vieilles erreurs, répandent au détriment de leur patrie! »

MARTIN.

Non, je n'en puis revenir que tant de bonnes vérités ont
jusqu'ici produit dans notre pays si peu d'effet, que je suis

content, Monsieur, que le hasard vous ait fait découvrir ce petit livre. J'espère que nous planterons cet arbre de la bénédiction de Dieu dont les feuilles produisent de l'or.

M. ROBERT.

Mon cher Martin, les hommes sont de grands enfants; il faut même quelquefois employer un peu de ruse pour les servir et leur faire du bien. Je me suis donné grande peine, et j'ai employé mon argent, mon temps et mon savoir à exciter à la formation des pépinières de toutes sortes d'arbres, comme moyen le plus recommandable et le plus économique à pouvoir effectuer des plantations en tout genre dans le pays et ne pas être obligé de faire venir de grands arbres des pépinières éloignées. Souvent même depuis quelques années je croyais avoir déterminé quelque riche et grand propriétaire à laisser effectuer de vastes plantations bien ordonnées et même d'après des plans arrêtés, quand différentes circonstances et des événements imprévoyables en ont retardé l'exécution. Nous voulons aujourd'hui nous occuper de la plantation du mûrier blanc : celui-ci présente en général plus d'appas que les arbres d'ornement, et même a bon bois pour les arts, par la raison que la possession du mûrier est avantageuse à toutes les classes de la société, sa feuille est exclusivement reconnue comme la nourriture indispensable à la chenille à soie. Réfléchissant sur tout ceci, et après avoir lu et relu encore cet Appel, j'ai pris la résolution de me rendre auprès de son auteur M. Klynton, à St-Josse-ten-Noode à Bruxelles; je l'ai trouvé dans son jardin ; il vint au-devant de moi ; je lui montre son

Appel aux patriotes Belges en lui disant : Vous avez, Monsieur, offert vos conseils à quiconque les réclame pour la culture du mûrier blanc.

M. KLYNTON.

Parlez, Monsieur, je vous écoute.

M. ROBERT.

Propriétaire peu éloigné de Bruxelles, j'ai vu dans ma jeunesse en France les grands avantages qui résultent de la culture du mûrier, et de l'éducation des vers-à-soie, j'ai par hasard découvert chez M. Franck, libraire rue de la Madeleine, votre brochure qui m'a vivement rappelé cette importante industrie, une des richesses de la France. Mon intention est non-seulement de m'en occuper grandement, mais d'y engager par tous les moyens possibles les habitants de ma commune ; je puis me flatter de posséder leur confiance, et au point qu'ils m'imiteront. Mais comme ils n'en ont pas encore la moindre idée, je tâcherai de les mettre au fait, ou leur lisant votre Appel, que je leur expliquerai de mon mieux ; et si vous me permettez d'oser venir réclamer vos conseils et de vous rendre compte où j'en suis, je suis d'avance sûr de réussir.

M. KLYNTON.

Vous ne pouviez m'apprendre, Monsieur, une nouvelle plus agréable ; je m'estime heureux de voir que ma peine n'est pas infructueuse : veuillez me tenir au courant, et venir chez moi sans gêne, et cela d'autant plus que votre récit vient de faire naître chez moi la résolution de publier un manuel en langue flamande et française, qui servira de guide

aux habitants de la campagne, je le rédigerai de manière à me faire comprendre, et à leur montrer et aplanir le chemin, et pour les mettre en garde contre tant de mauvais routiniers et de gens à préjugés, il faut s'attendre qu'ils emploieront toute leur influence sur l'homme crédule pour l'intimider, pour empêcher et retarder encore l'utile culture du mûrier blanc. Vous savez, Monsieur, que ce n'est que par l'abondance des feuilles de cet arbre qu'on peut se promettre des avantages considérables de l'industrie sétifère. Il ne suffit pas que quelques grands propriétaires plantent des mûriers et s'occupent de l'éducation du ver à soie. Cela prouve seulement ce que j'ai publié il y a plus de neuf ans que nous pouvons nous approprier cette belle branche d'industrie; mais il faut la mettre à la portée de nos cultivateurs des campagnes pour traiter la chose en grand, comme nous l'avons vu en France et en Italie.

M. ROBERT.

Votre résolution, Monsieur, de vouloir faire imprimer un Manuel m'assure que tout ira bien; les grands ouvrages qui paraissent depuis peu sur la culture du mûrier et l'éducation du ver à soie restent inconnus à nos cultivateurs, puisque même votre Appel nous est resté caché. Quand j'aurai l'honneur de vous revoir, je vous apporterai la note de mes observations.

M. KLYNTON.

Très-bien, je serai non-seulement toujours prêt à vous écouter, mais je compte même faire part au public de la manière généreuse avec laquelle vous avez concouru à la rédaction de mon Manuel si vous l'approuvez.

M. ROBERT.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur. Veuillez agir suivant votre volonté; je cours en faire part à mes concitoyens. Adieu, Monsieur.

M. KLYNTON.

Quand vous reviendrez chez moi j'aurai à vous apprendre une nouvelle qui vous fera plaisir.

M. ROBERT.

Me voici de retour, Martin. Hier en quittant M. Klynton l'idée m'est venue chemin faisant de te charger de parler aux fermiers et cultivateurs de notre village de la culture du mûrier; tu sais déjà que sans les feuilles de cet arbre précieux nous ne pourrons jamais obtenir des cocons ni faire de la soie.

MARTIN.

Je me rappelle très-bien tout ce que vous m'en avez déjà dit, et je leur expliquerai tout de mon mieux.

M. ROBERT.

Fort bien, mon ami; aide-moi à introduire cette nouvelle culture dans notre village: tu sais bien qu'on nous a en tout imités, il en sera de même pour la plantation du mûrier; on se raidira d'abord contre, que cela ne nous arrête point, montrons-leur l'exemple, car plus tôt nous aurons des feuilles de mûrier blanc, plus tôt nous aurons des cocons.

MARTIN.

Et quand on a des cocons on est sûr de la soie, et voilà comme les feuilles de l'arbre de Dieu rapportent de l'or; mais je ne sais encore comment cela se fait.

M. ROBERT.

Rien n'est plus simple : j'ai été dans des pays où chaque petite chaumière, ou chétive habitation de paysan, grande comme petite, devient un atelier pour élever des chenilles à soie. A l'époque du printemps, que le mûrier se met en sève, chaque famille met à éclore de la graine de ver-à-soie ; les chambres sont garnies de tablettes faites avec des planches minces les unes au-dessus des autres, à des distances commodes. Ces tablettes ont un mètre de large, et sont recouvertes de papier gris; et à mesure que les petites chenilles sont écloses, les femmes qui en ont soin leur donnent de petites feuilles de mûrier tendres, ou des feuilles hachées : les chenilles grimpent sur ces feuilles et alors on les porte avec les petites chenilles sur les tablettes, et on continue à leur donner à manger. A mesure que la chenille grandit, on lui donne des feuilles plus grandes, et ce sont uniquement les femmes et les filles qui sont chargées de ce soin ; les hommes montent sur les mûriers pour cueillir les feuilles, et les portent à l'atelier. Dans l'espace de six semaines tout est fini; les chenilles ont filé leurs cocons, on les ramasse pour les vendre à tant la livre à ceux qui en font le commerce.

MARTIN.

D'après ce que je crois comprendre, on peut se promettre du bénéfice de la culture du mûrier blanc sans qu'il soit besoin de s'occuper soi-même à élever des chenilles à soie.

M. ROBERT.

Certainement, mon ami ; tu vois très-bien la chose ; les feuilles du mûrier se vendent par livre ou par sac dans les

pays où l'on s'occupe à élever des vers-à-soie suivant le prix établi : je me rappelle avoir vu en France des villages où sur soixante cultivateurs qui possédaient de ces mûriers, un seul élevait des vers-à-soie et achetait les feuilles des autres.

MARTIN.

Je suis fort content de savoir cela car voyez-vous, Monsieur, je suppose que vous commencerez le premier dans notre village à éduquer comme vous appelez cela et achèterez les feuilles de nos arbres, nous y gagnerons.

M. ROBERT.

C'est précisément cela.

MARTIN.

Mais, Monsieur, si par hasard vous aviez assez de feuilles dans vos domaines, que ferions-nous des nôtres?

M. ROBERT.

Ecoute : un éducateur de vers-à-soie prudent et instruit sait d'avance la quantité de feuilles de mûrier dont il a besoin pour élever tant d'onces de graines de cette chenille ; et il n'en fait par éclore plus qu'il n'en peut grandement nourrir. Il doit plutôt avoir des feuilles de reste que pas assez ; en conséquence, en faisant mon calcul, et comprenant toutes les feuilles de mes voisins, je ne puis manquer de m'en servir aussi long-temps qu'ils voudront me les céder, c'est par cette raison que je t'ai chargé d'en instruire toutes tes connaissances, et les assurer d'avance que j'achèterai toutes les années les feuilles de leurs mûriers s'ils en plantent, aussi long-temps qu'ils n'élèvent pas eux-mêmes des vers-à-soie.

MARTIN.

C'est tout dit, Monsieur ; je suis d'avance sûr de mon cousin Thomas, et comme il est ami avec les deux gros fermiers de la forêt, ils feront comme lui et nous ; ainsi nous voilà déjà cinq. Mais, Monsieur, comment nous procurer des mûriers et de la bonne qualité ? car je pense qu'il en est avec votre arbre de la bénédiction du Seigneur comme avec les pommiers et poiriers, que j'ai achetés chez certains pépiniéristes ; ils me les avaient vendus pour porter des fruits fins, et quand ils ont enfin donné de leurs fruits, il a fallu, huit années après, les regreffer. Il est vrai que c'est bien différent ; ce sont ici les feuilles desquelles on a besoin ; oh ! rien n'est plus certain que tout le monde en plantera à la place du mauvais bois qui entoure les champs, les chemins et les fossés, et dont les feuilles sont emportées par le vent sans le moindre profit.

M. ROBERT.

Mon cher Martin, ce que tu viens de dire là, est une grande vérité : tu sais que depuis plus de vingt-cinq ans j'ai remplacé tous ces voraces peupliers, bois-blancs, saules et aulnes, qui bordaient les champs, chemins et fossés de mes domaines par des *acer celtis fraxinus*, *gleditsia*, *quercus americaina*, *sophora*, *ulmus*, dont les bois sont estimés et recherchés, et en cela tu m'as sagement imité ; mais je ne puis me consoler d'avoir oublié le mûrier blanc duquel j'avais vu tant de merveilles. Tu sais que j'ai été officier d'artillerie dans mon jeune âge en France ; en garni-

son à Valence, département de la Drôme, j'allais alors en congé avec un camarade, dans le temps des vers-à-soie, chez ses parents du côté de Crest, plus de cinquante femmes ou filles étaient occupées gaîment et en chantant à soigner ces insectes; et à la vente des cocons, mon camarade recevait toujours de sa mère un cadeau de 25 à 30 louis. Au reste, je suis bien résolu de réparer, autant qu'il est en mon pouvoir, le temps perdu; et par les conseils de M. Klynton nous ne pouvons manquer de réussir. Le Manuel qu'il va faire imprimer, et dans lequel il parlera de nous, inspirera à d'autres villages l'idée à nous imiter; ils viendront chez nous voir comme nous nous y prenons.

MARTIN.

Monsieur, si nous avions fait il y a dix ans ce que nous allons entreprendre, nous aurions aujourd'hui de grands mûriers et pourrions faire comme les parents de cet officier français. Je me rappelle bien que vous m'avez quelquefois parlé du temps où vous étiez au service en France, de vos fredaines; mais que vous ayez si vite perdu de vue l'arbre de la bénédiction de Dieu dont les feuilles rapportent de l'or, je ne puis le comprendre.

M. ROBERT.

Tu as raison, je suis convenu de mes torts, mais que veux-tu; quand j'ai quitté le service je suis revenu avec un congé honorable dans mon cher pays, où j'ai vite oublié tout ce que j'avais vu; redevenu Belge, j'étais persuadé que tout ce que nous pratiquions en économie agricole valait mieux que ce qu'on voit faire ailleurs. Cependant

la lecture de bons livres sur l'agriculture m'ont engagé de faire les changements que tu connais, et qui ont été un signal heureux pour notre village. Quant à la culture du mûrier et des vers-à-soie, j'y avais bien quelquefois pensé, et même parlé aux propriétaires de ma connaissance, on ne s'en souciait pas; et si le hasard ne m'avait pas fait découvrir l'Appel au patriotisme des Belges par M. Klynton que nous connaissons présentement, je n'y aurais pas encore pensé.

MARTIN.

Je vais faire la tournée chez toutes mes connaissances pour leur parler de la culture du mûrier et des vers-à-soie. Je suis d'avance sûr que le moins poltron sera mon cousin Thomas; vous savez qu'il me singe en tout; il ne greffe pas mal, mais il ne saura jamais tailler un arbre fruitier suivant les principes que vous m'avez fait connaître. Il sait cependant lire le français. A revoir, Monsieur.

M. ROBERT.

A deux heures nous irons voir mon abeillier, et nous verrons où planter des mûriers.

MARTIN.

Monsieur, je reviens de ma *tournée*; vous savez que tous les habitants du village ont confiance en vous, il ne leur manque que de voir, et ils nous imiteront comme ils ont toujours fait. Mon cousin connaissait déjà l'affaire; aussitôt que je lui ai parlé de plantation de mûrier, il m'a répondu, j'ai lu là-dessus des articles dans le Journal de Gand.

M. ROBERT.

Ah ! c'est de l'auteur de cet Appel en question.

MARTIN.

Oui, mais les femelles seront plus difficilles à y engager que les hommes : la femme de mon cousin nous a traités d'imbécilles de vouloir entreprendre la culture du mûrier, à laquelle nous n'entendons pas plus qu'à élever des vers-à-soie ; mon cousin lui a répondu de se mêler de ses bêtes et de sa cuisine, et il allait se fâcher ; je l'ai donc amené.

M. ROBERT.

Fais-le venir auprès de moi.

THOMAS.

Je vous salue, monsieur Robert ; mon cousin Martin m'a là parlé d'une chose que, d'après ce que j'ai lu dans différents ouvrages, nous avons tort de négliger.

M. ROBERT.

Je suis bien aise, M. Thomas, que vous sentiez cela ; votre cousin Martin vient de me dire que votre femme n'est pas de votre avis au sujet de la plantation des mûriers ; je vous engage de lui en faire sentir les avantages avec douceur. Vous n'ignorez pas, Monsieur, que tout ce qui est du ressort de l'intérieur du ménage, regarde la femme, n'est-ce pas d'elle que dépend la prospérité ou la ruine d'une maison, dont elle a particulièrement la direction ? n'est-ce pas elle qui distribue les travaux, règle les heures des repas, maintient l'ordre parmi les enfants et les domestiques, et fait rendre à chacun son devoir ? Elle a sous sa dépendance la bergerie, laines et basse-cour, laitage,

beurre, fromage; et l'éducation des vers-à-soie ne diminuera pas par la suite sa besogne en grossissant la masse des bénéfices. Vous savez, monsieur Thomas, que tout ce que je viens d'énumérer est sous sa gouverne, et vous devez sentir comme moi l'importance d'une bonne ménagère, et ne pas chercher à la contrarier. Mais que fait monsieur Nicolas, votre beau-père ?

THOMAS.

Nous l'avons trouvé, mon cousin Martin et moi, dans son jardin à lire dans une brochure intitulée : *première suite à l'Appel publié par M. Klynton*, et voici ce qu'il nous lut page 11 : écoutez, nous dit-il, voici une vérité qui frappera sûrement tout homme qui pense, réfléchit et s'intéresse à la prospérité de son pays; « ne voit-on pas » assez généralement les arts du luxe enseignés et étudiés » par principes, tandis que le plus important, celui qui » sert à faire subsister les hommes, et enrichit les états, » l'agriculture, reste encore livré à uue aveugle routine ? » Heureusement, ajouta-t-il, ce mal n'est pas général, puisqu'en France un agronome généreux et zélé, M. le chevalier Soulange-Bodin, vient d'ouvrir à ses frais dans son établissement célèbre de Fromont, aux environs de Paris, un institut horticole théorique et pratique, dont l'auteur de ce Manuel a fait mention dans son Appel aux Amis de l'horticulture au mois de juillet 1829, en proposant même d'y envoyer deux élèves, offrant de concourir pour les frais en général, attendu qu'enseigner sur la science agricole et horticole, est aussi une science qui exige de vastes

connaissances, qui doivent être possédées par principes avant d'être en état de les enseigner à d'autres.

M. ROBERT.

Votre beau-père, M. Nicolas, à fort raison; pour enseigner la chirurgie, on doit posséder les connaissances qui distinguent le véritable chirurgien; il y a de mauvais routiniers en chirurgie comme en horticulture. En Allemagne, et particulièrement dans le royaume de Wurtemberg, existent depuis 1827 un grand nombre d'écoles publiques de jardinage, fréquentées par des milliers de jeunes gens, telles que l'auteur de la théorie actuelle de la science agricole les a proposées dans ses ouvrages.

Il s'occupe présentement à répandre l'instruction pour la cultnre du mûrier blanc dans nos campagnes au moyen d'un manuel que nous ferons bien de lire et d'expliquer à ceux de nos voisins qui ne savent pas lire. Dans ses Appels il se plaint de l'indolence qui a régné jusqu'ici à cet égard; ces plaintes sont fondées, Monsieur. Entendons-nous quelque part s'élever une voix forte et véritablement patriotique en faveur d'une industrie d'une si haute importance? les sociétés d'agriculture du royaume même ne l'ont pas jusqu'à ce moment jugé digne de lui sacrifier la moindre petite médaille d'encouragement.

THOMAS.

J'ai entendu dire qu'on s'est occupé en plusieurs endroits du royaume à élever des vers-à-soie.

M. ROBERT.

M. Klynton est d'avis qu'on doit avant tout s'assurer

d'une bonne quantité des feuilles de mûrier blanc avant de s'occuper des magnanières, et je suis parfaitement de son avis ; je me propose d'aller un de ces jours à Bruxelles, mais avant je veux savoir de combien de grands et de petits ou jeunes mûriers nous aurons besoin cette année pour nos plantations.

MARTIN.

Monsieur, en arrachant cette vieille haie le long du chemin qui nous sépare à Longchamp, nous pouvons placer à six bons pas de distance d'un arbre à l'autre trois cents mûriers déjà formés et à tige, et, comme vous disiez l'autre jour, sur la même ligne d'un arbre à l'autre des jeunes mûriers en forme de pépinières, et il nous faudra pourtant faire une haie en bois mort le long de ces plantations pour la protéger contre hommes et bêtes; les débris de la vieille haie nous serviront pour cela.

M. ROBERT.

Parfaitement bien vu.

THOMAS.

Oh! le cousin a bien profité de vos leçons, Monsieur.

MARTIN.

J'en sais, grâce à mon maître, déjà assez pour m'intéresser vivement à la culture du mûrier ; je ne crains que les moutons, *peut-être* aiment-ils aussi les feuilles de l'arbre de la bénédiction du Seigneur. Il est vrai que la clôture pourra les garantir les premières années.

M. ROBERT.

Nous avons des gardes-champêtres ; d'ailleurs on finira par respecter chez nous le mûrier, comme il est partout

où sa culture répand l'abondance et le bonheur. Au reste nous serons plusieurs qui planterons des mûriers, les malfaiteurs seront surveillés et ne nous échapperont point facilement.

MARTIN.

Voici, Monsieur, les deux fermiers de la forêt; ils ont entendu parler à Bruxelles des avantages qui résultent de la plantation du mûrier blanc, et voudraient vous demander quelques renseignements. Vous savez que mon compère Gros-Pierre est notre voisin à Champ-Genette, où pour ma part je veux planter des mûriers, si je puis m'en procurer, parceque ce terrain est léger; et c'est ce qu'il faut, suivant l'Appel de M. Klynton.

M. ROBERT.

Vous êtes les bien venus, messieurs Gros-Pierre et Valentin.

GROS-PIERRE.

Je vous saluons, monsieur Robert, la santé paraît bonne?

M. ROBERT.

Comme vous voyez, mes amis?

GROS-PIERRE.

Notre compère Martin nous a parlé à Valentin et moi de vos intentions de faire planter du mûrier blanc.

VALENTIN.

Je ne sais ce qu'il nous a voulu dire avec un arbre de la bénédiction de Dieu qui porte de l'or par ses feuilles, des cocons et de la soie.

MARTIN.

Ma foi, cc que je vous ai dit est la pure vérité, ainsi que

vous pourrez d'abord le lire dans un petit livre que mon maître a découvert par le plus grand hasard chez un libraire à Bruxelles.

VALENTIN.

Hé bien ! ces livres ne disent pas toujours ce qui est vrai ; il y a tant de gens qui écrivent sur l'agriculture en copiant de vieilles menteries, n'est-ce pas, Gros-Pierre ?

GROS-PIEREE.

Pas toujours, mon voisin.

M. ROBERT.

Vous êtes tous les deux de bons cultivateurs ; si tous ceux de notre canton vous ressemblaient, le pays serait encore plus à son aise ; les bons exemples que vous et quelques autres ont donnés se font sentir ; je ne saurais assez vous dire combien cela me donne de contentement.

GROS-PIERRE.

Ah ! Monsieur, c'est bien à vous que nous sommes tous principalement redevables du bien-être de nos concitoyens.

MARTIN.

C'est bien ce que je dis à Monsieur, et si nous suivons ses conseils nous serons bientôt tous riches. Voilà mon oncle Henri. Venez, cher oncle, vous serez des nôtres, connaissez-vous l'arbre de la bénédiction de Dieu ?

HENRI.

Ma foi non, je ne crois pas l'avoir encore vu.

THOMAS.

Hé bien, cher oncle Henri, c'est un arbre dont les feuilles produisent de l'or, et nous autres nous allons arracher



tous nos saules, peupliers blancs et autres qui épuisent nos terres pour y planter des mûriers blancs.

GROS-PIERRE.

Cependant ces peupliers viennent vite, et nous fournissent des poutres et des planches ainsi que du menu bois pour chauffer le four.

MARTIN.

Je sais cela tout comme vous compère; les poutres et planches qu'ils nous fournissent après nous avoir fait grand tort en grossissant aux dépens de nos cultures ne peuvent me séduire, j'ai suivi le conseil de M. Robert. Vous ne voyez chez moi et autour de mes terres que des arbres à bon fruit et à bon bois de construction. J'ai vendu l'autre jour un érable d'Amérique à un faiseur d'instruments, soixante florins, il n'était pas de la moitié de la grosseur des peupliers blancs que vous avez vendus vingt-huit florins. Ce n'est pas tout, compère, la feuille des mûriers que je veux planter se vend un florin le sac; j'ai de la place pour cent soixante arbres; ne produiraient-ils qu'un sac chaque arbre, me voilà avec un bénéfice annuel de cent soixante florins. Et que produisent les peupliers, hêtres, frênes et têtars de chênes qui gâtent vos terres?

HENRI.

Es-tu fou, mon garçon, avec tes feuilles, à qui les vendras-tu?

MARTIN.

A monsieur Robert qui nous écoute; il fait planter lui-même cet automne trois cents grands mûriers blancs et quelques milliers de petits.



VALENTIN.

Martin, est-ce que ces feuilles sont bonnes à manger?

MARTIN.

Elles servent à nourrir des chenilles.

VALENTIN.

Mais à quoi bon cela? n'avons-nous pas encore assez de chenilles qui mangent les feuilles de nos arbres?

HENRI.

Je crois mon neveu timbré avec ses chenilles; à quoi bon cela?

MARTIN.

Oh, cher oncle, monsieur Robert vous expliquera cela comme à moi. Il a vu en France des villages où les femmes et les filles élèvent toutes les années de ces chenilles avec les feuilles de leurs mûriers que les hommes vont cueillir sur les arbres et les portent à la maison. Quand ensuite ces chenilles, voyez-vous, en ont assez mangé et sont devenues grandes elles montent sur des brins de bruyère où de la paille de colzat et s'enveloppent dans une coque qu'on nomme cocon, ces cocons se vendent à tant la livre à des marchands qui les font dévider, et voilà la soie qui se vend fort chère. En six semaines de temps toute la besogne pour obtenir des cocons est finie, et cela rapporte plus que toutes les autres récoltes.

M. ROBERT.

Ce que vous dit là, Martin, est la vérité. J'avais perdu la chose de vue; mais je veux m'en occuper sérieusement. Savez-vous que cette seule branche d'industrie, fait gagner cent millions par an à la France?

THOMAS.

Monsieur Robert, nous, tant que nous sommes ici, suivrons vos conseils, nous pouvons tous planter des mûriers, et tous les habitants du canton nous imiteront.

GROS-PIERRE.

Oui; mais où trouver ces mûriers? et toi Martin, en connais-tu la culture?

MARTIN.

Oui, oui, compère; et ce que je ne saurais pas, mon maître me l'enseignera.

HENRI.

Je commence à trouver mon neveu moins fou.

GROS-PIERRE.

Savez-vous bien, mon voisin que Martin nous a été utile à tous; il a été à une bonne école chez monsieur Robert. Et je crois que si nous pouvons nous procurer des mûriers, les plantations qu'il en fera se distingueront comme ses arbres fruitiers que nous sommes forcés d'admirer.

M. ROBERT.

Quant au mûrier, à mon retour de Bruxelles je saurais vous dire au juste ce qui nous restera à faire. Je ne désespère pas de nous en procurer autant que nous en aurons besoin pour cette année.

GROS-PIERRE.

Ah! Monsieur, si vous avez cette bonté, nous nous recommandons tous.

MARTIN.

Compère, vous avez là-haut un coteau en pente douce au midi; si, comme vous, j'en étais le propriétaire, j'y planterais des mûriers par alignement.

GROS-PIERRE.

Ce coteau est la meilleure pièce de ma ferme, tout y réussit parfaitement, c'était anciennement un vignoble, on en enlève encore de temps à autre de vieilles racines avec la charrue.

M. ROBERT.

Je me rappelle avoir vu en France des pièces de terre dix fois plus étendues que la vôtre plantées en mûriers sur tige de deux mètres de haut et à la distance de dix pas en tout sens; les chars chargés de gerbes, et la charrue y passaient sans gêne: ces mûriers ne nuisaient à aucune culture. J'y ai vu du beau chanvre, colzat, froment, orge, maïs, pommes de terre, choux et navets de la plus grande beauté; le mûrier y est, comme vous voyez, une récolte qui se gagne en l'air, et que nous ne connaissons pas encore ici, mais, s'il plaît à Dieu, nous y parviendrons par la suite.

GROS-PIERRE.

Cet arbre vient-il bien grand ?

MARTIN.

Mais on le tient taillé. Cette opération se fait dans des temps trop humides où on ne peut pas labourer et à la chute des feuilles de cet arbre.

GROS-PIERRE.

Je comprends cela très-bien, et je juge aussi que quand une pièce de terre est ainsi plantée en mûriers à de grandes distances, ils ne peuvent nuire aux plantes cultivées en dessous; leurs feuilles vendues à ceux qui élèvent des vers-à-soie à tant le sac, comme tu dis, le rapport d'une semblable terre doit être considérable.

HENRI.

D'après ce que je viens d'entendre, je suisbien décidé de faire arracher les peupliers qui entourent mon grand champ pour les remplacer par des mûriers, puisque ces arbres ne nuisent en rien.

MARTIN.

Mon oncle, est-ce que mes pommiers, poiriers, cérisiers, et tant d'autres arbres que M. Robert m'a donnés de sa pépinière, et que vous voyez à l'entour de mes terres à bled y portent préjudice? n'ai-je pas tous les ans du bled, froment, colzat et pommes de terre pour le moins aussi beaux que vous autres? ne vous rappelez-vous pas comme vous et tous les cultivateurs du village m'avez blâmé quand, à l'imitation de mon maître, j'ai arraché tous ces voraces peupliers dont les racines se prolongeaient à plus de dix mètres de long dans mes terres aux dépens de mes récoltes?

GROS-PIERRE.

Compère, je crois que ce que nous avons tous de mieux à faire, est de vous imiter; ce que tu dis à l'égard de nos peupliers que nous avons dans le fait trop multipliés parce qu'il vient vite et facilement, il y a des places où sans gêner à la culture on peut le laisser croître; car les plateaux et planches qu'il fournit sont de bon service dans les fermes; mais je demeure d'accord que partout où le mûrier blanc peut prospérer, cet arbre mérite la préférence et doit occuper la place.

HENRI.

D'accord; mais avant tout nous devons songer à nous procurer de ces mûriers; j'ignore s'il y en a dans le pays et où.

MARTIN.

Nous saurons tout cela au retour de monsieur Robert. La découverte de cette petite brochure et le bon accueil que lui a fait son auteur fera, comme vous le verrez, mon oncle, époque dans notre village : nous voilà huit qui voulons planter des mûriers ; il n'en faut pas davantage. L'année prochaine tout le canton en fera de même.

THOMAS.

Tu dis, Martin, que nous sommes huit; je n'en trouve que sept.

MARTIN.

Et Gaspard le meûnier ne sera pas le plus lambin. Il vient tous les soirs chez nous ; je lui ai si bien expliqué comment les chenilles à soie, après avoir mangé autant de feuilles de mûrier qu'elles ont besoin pour remplir leur corps de la substance soyeuse qui se trouve naturellement dans la feuille du mûrier blanc, elles s'en servent pour s'entourer, comme je vous l'ai dit, d'une enveloppe de la forme d'un cocon; et c'est pour cela qu'on dit que le mûrier rapporte de l'or par ses feuilles, parce que ces cocons qui sont de vrais fils de soie ne peuvent se gagner autrement que par la nourriture de la feuille du mûrier.

HENRI.

Mais comment sais-tu tout cela, mon neveu, je ne t'en ai jamais ouï parler.

MARTIN.

Pardi ! Je n'en savions pas autant que vous quand monsieur Robert apporta un soir de Bruxelles cet Appel aux cultivateurs Belges, et qu'il eut la bonté de m'en lire bien des passages. A présent que je sais tout cela, je n'en serai plus

le dindon ; bientôt tous mes champs seront entourés de mûriers blancs. Vous savez, mon oncle, que je vais quelquefois le dimanche en ville, et tout cela pour apprendre quelque chose de nouveau ; je m'approche des gens qui dans les estaminets et cafés lisent des articles de gazettes haut. Ils disent que c'est de la politique, hé bien, tout cela me fait bâiller précisément comme les articles sur l'horticulture font bâiller ceux qui ne s'ocupent que de la politique.

GROS-PIERRE.

Comment, diantre, tu vas dans les cafés à Bruxelles ?

MARTIN.

Oui : et comme je ne sais pas lire le français, j'écoute ce que disent les uns et les autres. Un jour je me suis hasardé de demander à un gros monsieur, si on ne parlait pas du mûrier et des vers-à-soie dans ces gazettes ; il me regarda, et me répondit, ma foi non. Ils traitent cela de bêtise, et ce qu'ils écrivent vaut encore moins. Monsieur, dis-je, avez-vous entendu parler d'un petit livre qui porte le titre d'Appel au patriotisme des Cultivateurs Belges, pour les engager à planter des mûriers pour pouvoir faire de la soie ? il me semble pourtant que ce n'est pas une bêtise, ce que recommande cet auteur, et que c'est plutôt bêtise de notre part de ne pas avoir depuis long-temps fait ce qu'il propose. Peut-être bien, me dit-il, et il me tourna le dos.

GROS-PIERRE.

Je voudrais bien lire cette brochure.

M. ROBERT.

Tenez, je vous la prête ; Martin ira vous la redemander ce soir parce que je compte me rendre demain à Bruxelles, auprès de M. Klynton.

THOMAS.

Monsieur Robert, mon oncle Nicolas vous prie de le recevoir, si cela ne vous gêne pas?

M. ROBERT.

Faites entrer monsieur votre oncle.

M. NICOLAS.

Je vous salue, monsieur Robert; il y a long-temps que nous ne nous sommes vus. Depuis quelques jours il n'est question dans toutes les communes que de la plantation des mûriers et des vers-à-soie; j'ai beaucoup lu sur cette matière, et si réellement vous pensez que cela puisse réussir dans notre canton, je serai du nombre des planteurs, car c'est, comme le dit très-bien l'auteur dans son Appel, c'est par la culture du mûrier qu'on doit commencer. Mon neveu Thomas en a si bien parlé à sa femme qui était tout-à-fait contre cette industrie importante, parce qu'on lui avait dit dans certaine coterie du village, que si la chose pouvait réussir, on s'en serait occupé depuis long-temps. Bavardage des ignares !

M. ROBERT.

Vous ferez très-bien, monsieur Nicolas, de vous intéresser à introduire dans notrè canton une industrie aussi avantageuse que celle de la production de la soie; la population s'accroît annuellement; le coton ainsi que quelques autres articles de fabrication ne suffiront bientôt plus pour donner du travail à tant de malheureux qui n'ont d'autre ressource pour vivre; on a malheureusement trop long-temps négligé la culture du mûrier; car si nous avions aujourd'hui beau-

coup de feuilles de mûriers, on pourrait avec la soie produite dans le pays monter des métiers et occuper bien des bras. Le mûrier est devenu indigène, et le coton vient de l'étranger; et si quelque fâcheux événement empêchait son arrivage, nos fabriques seraient sur-le-champ arrêtées, et un grand nombre d'hommes, femmes et enfants seraient sans pain. Il me semble que cela vaut bien la peine d'y penser.

THOMAS.

Mon oncle, c'est bien ce que je vous ai souvent entendu dire. Je suis très-content de vous voir tous les deux du même sentiment.

M. ROBERT.

Allons joindre les autres. A présent, Messieurs, je pense que nous voilà mieux éclairés sur l'objet pour lequel nous sommes réunis ici. Il conviendrait pour introduire dans notre canton cette industrie avantageuse qui nous occupe aujourd'hui d'en arrêter le plan définitif; nous sommes tous les huit propriétaires, et nous avons de la place pour planter des mûriers le long de nos champs et des chemins qui leur servent de limites; il importe peu que Thomas en plante plus que Henri, que Gros-Pierre en plante moins que moi; je suppose que dans notre canton deux propriétaires voudraient s'occuper à élever des vers-à-soie quand nous aurons des feuilles; la prudence exige qu'ils s'informent auprès de ceux qui possèdent des mûriers si on veut leur vendre les feuilles de leurs arbres; et lorsqu'ils sauront qu'ils peuvent disposer soit de tant de sacs ou de tant pesant de feuilles de mûrier, en comptant toutes celles du

canton ; c'est seulement d'après cette certitude qu'ils mettent éclorre les œufs des chenilles, attendu que ce n'est qu'avec les feuilles qu'on a sous la main, qu'on peut se promettre un bénéfice immanquable.

L'éducation des vers-à-soie est d'ailleurs plus facile que bien des gens, je ne sais trop pourquoi, le prétendent: voyez-là ces gros livres qu'on vient de m'envoyer, ce sont des traités parfaitement écrits aussi bien sur la culture du mûrier que sur l'éducation du ver-à-soie ; heureusement que tout cela n'est pas aussi difficile qu'on voudrait le faire croire; si cela était, comment de simples paysannes qui ne connaissent ni eudiomètre, ni hygromètre et tout au plus un peu le thermomètre , sans aucune prétention aux connaissances physiques , réussiraient-elles aussi bien en France et en Italie? Je ne doute pas un instant que vos femmes et vos filles ne s'en acquittent tout aussi bien; je les crois pour le moins aussi intelligentes , une fois qu'on les aura mises au fait; mais avant tout nous devons, comme je vous l'ai déjà dit, nous occuper de la plantation des mûriers.

MARTIN.

Ho ! Monsieur, j'en ai pourtant déjà parlé à quelques-unes de nos femmes; elles s'y prêteront, comme vous le pensez bien , de la meilleure volonté du monde ; elles désirent toutes connaître l'arbre de la bénédiction de Dieu.

M. ROBERT.

Fort bien, quand nos plantations de mûrier seront en végétation l'année prochaine, nous songerons à faire des essais en petit pour faire éclorre des œufs de ver-à-soie, et

nous accoutumerons quelques femmes ou des filles à avoir soin de leur donner de la feuille de mûrier suivant la règle, je suis persuadé qu'avec leur intelligence naturelle, elles seront bientôt au fait de toutes les opérations relatives à l'éducation de la chenille, et les premiers cocons qu'elles auront obtenus suffiront pour rendre cette industrie usuelle dans notre canton. Le bénéfice qui en résultera pour elles par la vente des cocons ou de la soie les encouragera au point que toutes les femmes voudront, comme en France et en Italie, faire, comme elles disent, des vers-à-soie toutes les années.

THOMAS.

Monsieur, je puis vous assurer que ma femme, qui était la plus récalcitrante est devenue la plus empressée pour l'éducation du ver-à-soie; depuis que je lui ai lu les Appels de M. Klynton ainsi que quelques autres ouvrages que j'ai achetés, et que je lui ai expliqués, à son tour elle en parle aux autres femmes du voisinage.

MARTIN.

Ho, ho, alors toutes les femelles du village ne rêveront plus que cocons.

GROS-PIERRE.

Oui, mais où sont nos mûriers ?

VALENTIN.

Martin, si tu en sais, ne m'oublie pas.

M. NICOLAS.

Messieurs, d'après le calcul que j'ai fait et des places que nous pourrons garnir cette année en grands mûriers sans trop

déranger nos autres cultures, j'ai trouvé place pour 800 arbres à tige à répartir entre nous huit, et nous pourrons planter plus de 25,000 jeunes mûriers, si nous pouvons nous les procurer.

M. ROBERT.

Hé bien, à mon retour de Bruxelles, je pourrai vous donner des adresses où chacun pourra s'adresser, ou bien nous chargerons un de nous de s'en enquérir.

HENRI.

A votre retour, Monsieur, pour le reste nous sommes tous d'accord.

MARTIN.

Ma foi oui, puisque nos femelles veulent nous laisser faire à notre guise, tout ira bien: ne savez-vous pas que quand il y a quelques florins à dépenser, certain compère doit toujours être consulté, ou bien la vieille Anne qui sait tout, à ce qu'elles disent; quoique je sois bien sûr qu'elle n'aura jamais entendu parler ni vu dans le marc de son café l'arbre de la bénédiction du Seigneur.

VALENTIN.

La vieille Anne t'a pourtant fait les cartes, t'en souviens-tu?

MARTIN.

C'est une pauvre vieille, je l'ai laissé faire pour lui donner quelques sols.

M. ROBERT.

Adieu, Messieurs. Martin vous préviendra de mon retour et du jour d'une réunion.

GROS-PIERRE.

Savez-vous bien monsieur Nicolas que M. Robert a fait de notre Martin un cultivateur de bon sens ; il raisonne sur tout assez bien, et ses terres sont en bon état ; son petit domaine a six fois doublé de sa valeur première ; ses verges et ses espaliers lui produisent beaucoup d'argent, sa femme est une bonne menagère.

M. NICOLAS.

Votre opinion me fait plaisir ; il est vrai que mon compère Martin, par son intelligence naturelle, a su gagner la confiance de toute la commune ; je voudrais pouvoir le mener avec moi à Gand où je compte aller ces jours-ci pour voir ce que c'est qu'une société qui y a été formée pour la propagation de la culture du mûrier.

GROS-PIERRE.

Çà ne serait pas mal ; mais notre Martin ne pourra s'absenter avant le retour de M. Robert qui, comme vous savez, est allé à Bruxelles pour parler à M. Klynton.

M. NICOLAS.

C'est juste ; il ne saurait être assez reconnaissant : il doit tout à M. Robert. Tout le village se moquait autrefois de lui, en le voyant imiter son maître, on disait, il veut trancher du grand ; il les a laissé jaser : aujourd'hui son petit domaine se distingue de tous les autres par la beauté de ses récoltes annuelles.

GROS-PIERRE.

C'est bien vrai, Monsieur, et vous verrez que si nous réussissons avec les mûriers et les vers-à-soie comme je n'en

puis douter d'après ce que j'en ai lu dans cet Appel que m'a prêté M. Robert, notre village deviendra riche par son industrie agricole, nous le devrons à M. Robert et à vous, Monsieur; vous avez vous autres le temps de lire et savez apprécier ce qui est conseillé par de vrais agronomes. Vous mettez en pratique les nouveaux procédés, Martin est là, il vous obéit, vous imite, et tout vous réussit. La honte m'a long-temps empêché de faire comme vous; nous autres paysans nous avons la faiblesse de nous rire de ce qui est écrit dans les livres sur l'agriculture; j'ai été dans cette erreur parce que il m'était tombé dans les mains des livres qui avaient été écrits, non par de vrais praticiens mais par des auteurs qui ont répété des procédés ruineux que la vraie pratique repousse; cependant notre expérience nous fait apprécier ce qui est bon et digne d'être imité : des hommes comme vous et M. Robert, valent plus à la campagne que tous les livres possibles: je suis pour ma part très-aise que M. Robert soit en relation avec M. Klynton; il n'en peut résulter que du bien.

M. NICOLAS.

Oui, l'auteur de cet Appel a bien fait tout ce qu'il a pu pour nous mettre sous les yeux l'avantage qui pourrait résulter chez nous de la culture du mûrier: il s'est d'abord servi des journaux, mais la chose a paru en général si douteuse et si opposée aux pratiques agricoles du pays, qu'on avait l'air de dédaigner ses conseils et avertissements; mais sûr d'après ses propres expériences de la bonté des conseils qu'il nous donnait à plusieurs reprises, il a

pensé qu'on ne le comprenait pas, il a livré à l'impression son Appel au patriotisme des Cultivateurs du royaume; il n'y a eu que les gens à préjugés et les mauvais routiniers qui ont laissé transpirer leur mécontentement, tous les vrais amis de la patrie ont lû ce petit ouvrage avec satisfaction; et certes rien n'est plus vrai que son exposé quand il observe page 10 ce qui suit.

« Combien d'emplacements ne sont pas perdus dans nos » campagnes qui, s'ils étaient plantés en mûriers blancs au » lieu de ces buissons insignifiants (1) produiraient une » quantité de feuilles prodigieuse pour élever dans son » temps des vers-à-soie! une fois que nous serions arrivés » à ce point désirable où le défaut de feuilles de mûriers » pour s'y livrer n'inspire plus de crainte, il se formerait » bien aussi des magnanières et des éducateurs; on s'en » occuperaient grandement. Alors chaque cultivateur qui » possède des mûriers, saura à qui vendre les feuilles de ses » arbres, ce qui lui assure un revenu annuel qu'il gagne sans » peine, et qui ne manque jamais; puisque sans ces feuilles » on ne saurait obtenir de bons cocons par conséquent de la » bonne soie.» Mais ne voilà-t-il pas que des esprits rétrécis, fort peu instruits en histoire naturelle, ne se doutant pas que chaque chenille vit de préférence du végétal que le Créateur lui a assigné, ont voulu changer cet ordre admirable, et habituer la chenille du *bombix mori*, *Linn.* de manger entres autres herbes coriaces la fane de scorzonère; dès ce

(1) L'auteur nomme ainsi les saules, aulnes, peupliers et tetars de frênes, chênes et ormes qui végètent le long des terres.

moment le bruit s'est répandu qu'on pouvait obtenir des cocons par la scorsonère aussi bien que par la feuille de mûrier : quelques journaux qui aiment à répandre des merveilles n'ont pas manqué d'accréditer ce dit-on. S'ils avaient eu connaissance des expériences faites par les savants agronomes MM. Loiseleur des Longchamps et Bonnafouse, ils n'auraient vraiment pas répété des chimères qui sont plutôt capables d'arrêter les progrès de la sétifère chez nous, que de l'avancer. D'ailleurs qu'importe la grosseur des cocons qu'on se vante d'avoir obtenus par la nourriture de la scorsonère ou autres herbages si la soie qui en provient est rejetée par le fabricant et le commerce, la bonne soie qui ne peut se gagner que par la feuille du mûrier récompense seule, le cultivateur de ses peines !

GROS-PIERRE.

Monsieur cela me paraît assez démontré ; voici Martin et Thomas qui, comme vous savez, ont fait encore une tournée chez plusieurs cultivateurs du canton pour leur parler de mûrier et des vers-à-soie.

MARTIN.

Salut, Messieurs ; nous apportons de bonnes nouvelles plusieurs de nos concitoyens connaissent le mûrier blanc, et ont été à Meslin-l'Évêque près d'Ath, où ils ont vu la chenille faire son cocon ; un autre est allé à St.-Michel-Gestel près Bois-le-Duc chez M. Beraile, où il a vu de la soie obtenue par ce propriétaire: ils savent donc très-bien ce que c'est, et à des convertis il fait bon prêcher, ils voudraient tous planter des mûriers.

THOMAS.

Puisque M. Robert nous a promis de nous trouver de grands et de jeunes mûriers, nous n'avons pas à nous en inquiéter; à son retour de Bruxelles nous saurons à quoi nous en tenir!

MARTIN.

M. votre beau-père qui se propose d'aller à Gand, n'en reviendra pas non plus sans nous rapporter de bons renseignements. Oh! je suis si content que je voie tant de braves cultivateurs de notre avis et qu'on sente tous les avantages qui peuvent résulter de la culture du mûrier, que je regretterai toujours les années perdues.

M. NICOLAS.

Vous me faites grand plaisir de vous voir en si bonnes dispositions, persistez-y; notre village aura la gloire d'avoir montré le bon chemin: car jusqu'ici je n'ai pas entendu dire que d'autres communes aient fait ce que nous allons entreprendre. On a bien par-ci par-là semé et planté des mûriers et même élevé des vers-à-soie, avec la feuille de la mûre noire, mais M. Klynton appelle cela des tâtonnements, et il a raison d'avancer que ce n'est qu'au moyen d'une grande et suffisante masse de feuilles de mûrier blanc, qu'on peut se promettre de véritables succès. Je partirai demain pour Gand, je verrai les dispositions qu'on y a faites pour la sétifère et vous en écrirai. Thomas communiquera mes lettres à M. Robert.

MARTIN.

Je crois que mon maître sera de retour ce soir, puisque demain nous devons nous assembler chez lui.

M. NICOLAS.

Adieu, mes amis; à revoir.

THOMAS.

Mon beau père a pris la chose à cœur, et je le vois partir content, et comme il est bon observateur, on peut s'en rapporter à son dire. Bonjour, cousin Martin, à demain chez M. Robert.

M. ROBERT.

Bonjour, mes amis.

MARTIN.

Monsieur paraît en bonne santé?

GROS-PIERRE.

Le voyage a été heureux?

THOMAS.

Tout le monde, Monsieur, apprend votre retour avec le plus grand contentement. Mon beau-père m'a chargé de le rappeler à votre souvenir, il est allé à Gand; il dit comme ça, qu'il veut un peu voir ce qu'on y fait à présent concernant les mûriers et les vers-à-soie, et il nous écrira ses observations.

M. ROBERT.

C'est très-bien?

THOMAS.

Monsieur, depuis que je lis et étudie les ouvrages qui paraissent présentement, ou traduits de l'italien, ou écrits par des auteurs français sur la culture du mûrier et sur l'éducation du ver-à-soie, je crois m'apercevoir qu'ils ne sont pas d'accord sur un point qui me paraît à moi d'une haute importance: les uns veulent que le mûrier blanc

soit greffé, et entrent sur ce sujet dans des dissertations les plus minutieuses; je ne crois pas que nos cultivateurs les mettent en pratique, d'autant plus que d'autres auteurs prouvent qu'il a été gagné de l'excellente soie par la nourriture de la feuille de mûrier dit sauvage, ou non greffé; n'est ce pas singulier qu'une semblable incertitude règne encore de nos jours?

M. ROBERT.

Ne désespérons de rien, mes amis, comme rien n'est plus facile que d'élever des vers-à-soie quand on possède des feuilles de mûrier blanc, nous sommes tous résolus d'en planter, à commencer cet automne; c'est tout ce qu'il faut, nos plantations faites, le reste ira de lui-même. M. Klynton est content du rapport que je lui ai lu sur ce que nous sommes résolus de faire; il en a pris note pour en faire mention dans son Manuel, il espère que nous aurons des imitateurs par un grand nombre d'autres communes: il m'en a nommé plusieurs parfaitement bien situés pour la culture du mûrier et l'éducation du ver-à-soie. Il m'a fortement engagé de persister dans l'exécution de notre plan, et de ne pas nous en laisser détourner par les prôneurs de la scorsonère, qui nous feraient encore perdre un temps précieux.

MARTIN.

Ho! pour ces scorsonères, cela m'a l'air d'une grande bêtise mise en avant pour nous amuser encore quelques années, tandis que d'autres pendant ce temps planteront des mûriers. Pas si bête! Je ne me repentirai jamais d'avoir

plantés tant d'arbres fruitiers autour de mes terres au lieu de ces grands voraces peupliers que j'aime de préférence voir croître à leur aise dans les bois; alors ils peuvent devenir utile à la ferme. Et quand tout le monde sèmerait de la scorsonère, je continuerais à garnir les places qui me restent encore autour de mes champs en mûriers blancs: j'espère que par le secours de monsieur Robert nous sommes sûrs d'en recevoir cet automne; alors d'ici au printemps nos plantations en mûriers blancs à tige seront faites, et nos pépinières établies.

M. ROBERT.

M. Klynton m'a donné des adresses de plusieurs agronomes de sa connaissance chez lesquels on pourrait, à ce qu'il pense, obtenir des mûriers blancs de cette nouvelle variété gagnée en Italie. Ils sont bien un peu plus chers que ceux élevés de graines dans le pays; mais comme ils produisent des feuilles dont la nourriture produit de la plus belle soie, on ne saurait trop multiplier cette variété, laquelle sera encore plus perfectionnée par la suite.

MARTIN.

A la bonne heure, dès que nous sommes sûrs de pouvoir planter avant le printemps des mûriers, pour moi, je ne veux planter que de la meilleure qualité; ils sont plus chers dit-on, cela m'est parfaitement égal: il en sera comme avec les pêchers que j'ai fait venir directement de Montreuil près Paris, d'après votre conseil, Monsieur; ils m'ont coûté le double de ceux que j'ai achetés des jardiniers du pays; mais ces derniers portent du fruit âpre que personne ne

veut acheter, et je vends tous les ans mes *grosses mignonnes*, *grosse montagne*, *madelaine*, *chevreuse*, *et tetons de Venus*, souvent jusqu'à un demi-franc la pièce. Vous le savez bien tous, en cela j'ai suivi le conseil de mon maître, n'est-ce pas, compère Gros-Pierre, que vous mangez de mes grosses pêches quand il fait bien chaud avec plaisir.

GROS-PIEREE.

Oui sans doute; et je trouve que tu as très-bien fait de ne pas écouter nos économistes qui, à cause du bon marché, plantent toujours des saules et plançons de peuplier et de ces vilains arbres mal élevés et rabougris dans les pépinières mal soignées; par cette raison ils n'ont jamais une bonne poire à vous donner à manger; mes devanciers n'ont pas non plus planté un seul arbre à bon fruit dans tout le domaine.

MARTIN.

Quand nous aurons des mûriers, tous ces vilains arbres tordus et qui portent rarement du fruit et dont les feuilles sont tous les ans dévorées par les chenilles communes du pays, nous les arracherons et les remplacerons par des mûriers blancs; aucune autre espèce de chenilles que la chenille à soie ne les attaque; et ceux-ci ne vivent pas, comme nous le savons à présent, chez nous en plein air; c'est même un moyen de se débarrasser des arbres qui sont tellement empoisonnés d'œufs de chenilles que la verdure n'a pas plus tôt paru, qu'on la voit dévorée et disparaître au printemps, ce qui tue à la longue les arbres; et c'est aussi la cause que nous voyons rarement de beaux arbres et du fruit présentable en abondance chez nous.

THOMAS.

Excepté chez M. Robert, chez mon beau-père et chez toi. J'en aurai aussi dans quelques années de ceux que tu m'as fait planter, et à présent que tu m'as appris à greffer, je saurai bien forcer mes vieux arbres à mauvais fruit d'en produire de meilleurs en les couronnant, comme tu appelles cela, et en les regreffant en bonne espèce de fruit.

MARTIN.

C'est cela; pourquoi souffrir des arbres à mauvais fruit qui occupent la place sur laquelle peut venir un arbre à bon fruit? c'est encore une de ces bêtises de la campagne.

M. ROBERT.

Écoutez, mes amis, ce que je vais vous raconter de mes entretiens avec l'auteur de l'Appel que nous avons tous lu avec satisfaction: retrouvant, me disait-il, dans plusieurs ouvrages modernes ce que j'avais publié il y a huit à neuf ans, sans que ces écrits avançassent plus que les miens, la plantation des mûriers blancs, et nous voyant toujours dans la Belgique réduits à des tâtonnements impuissants, et sachant par expérience de quelle grande ressource serait pour notre agriculture l'industrie sétifère, et jugeant d'après les encouragements que notre auguste Monarque a déjà répandus pour la voir fleurir dans son royaume, j'ai cru de mon devoir, d'après ce que je voyais faire chez nous et chez l'étranger, que nous devons employer des moyens plus énergiques pour ne pas nous laisser tant devancer. Je me suis adressé directement au Roi; par un mémoire succinct, j'ai exposé à Sa Majesté que les efforts dispendieux

qui ont déjà été faits et qui pourront encore être employés, seront aussi long-temps infructueux que nous ne posséderons pas une suffisante quantité de bonnes feuilles de mûrier blanc, la sagesse du Monarque m'a compris, et elle a daigné m'autoriser à former près Bruxelles, au moyen d'une société anonyme, une vaste culture théorique et pratique de cet arbre précieux; établissement que Sa Majesté promet d'encourager, et dans lequel toutes les personnes qui voudront planter des mûriers, en trouveront de tout âge et à un prix modique, et en même temps des renseignements pour leur culture, et où chacun pourra voir de la manière que cette essence d'arbre doit être soignée.

GROS-PIERRE.

Ma foi, voilà qui est bien; nous voyons que notre bon Roi fait tout ce qu'il peut pour nous encourager et nous familiariser avec cette nouvelle industrie agricole, montrons-nous reconnaissants et occupons-nous à des plantations de mûriers, puisque c'est le seul moyen d'élever des vers-à-*soie*.

THOMAS.

Faites-vous attention, Messieurs, que l'établissement que M. Klynton est chargé de former ne coûtera rien à l'État, et lui rendra en peu d'années de grands services; puisque nous saurons dorénavant où aller quérir des mûriers. *On* ne pouvait donc rien imaginer de plus expéditif.

MARTIN.

Ha! je promets bien pour ma part d'aller souvent visiter cet établissement, compère, cela ne coûte rien de voir; et comme je ne sais pas lire le français, en voyant comment *on*

plante et qu'on taille ces mûriers, j'en connaîtrais bien vite les vrais principes.

GROS-PIERRE.

As-tu déjà oublié que le Manuel que fait imprimer M. Klynton pour répandre l'instruction sur la plantation et la culture du mûrier dans la campagne, paraîtra également en flamand.

THOMAS.

Le cousin Martin nous sera fort utile dans la présente circonstance, il manie très-bien la serpette.

MARTIN.

Hé bien; si ces mûriers, comme ils disent encore, doivent être greffés, j'en fais mon affaire; je sais qu'on les greffe en flûte et en écusson, proche de terre: ils produisent alors une belle tige droite et nette, et on les vend alors plus cher.

THOMAS.

Oui; mais dans les livres que j'ai lus, j'ai trouvé que les mûriers greffés sont plus sensibles au froid.

MARTIN.

Pour moi, je crois que ce sont encore là des contes de ces docteurs qui écrivent après des on dit, je n'en crois rien du tout. Ce ne sont que les menues branches de l'année dont le bois n'est pas bien mûr, qui périssent par des froids rigoureux, ce qui ne fait aucun tort à l'arbre.

M. ROBERT.

Mes amis, ne nous occupons absolument d'autre chose que de la préparation des emplacements pour les mûriers que nous recevrons cet automne; vous savez tous combien il est facile de détourner l'homme simple d'une nouvelle cul-

ture ; le préjugé le domine faute d'instruction, les esclaves de la vieille et pernicieuse routine sont toujours prêts à le décourager; heureusement que nous voilà arrivés à un point où les efforts de quelques intrigants plus adroits en paroles qu'en science, et qui par défaut de connaissances pratiques auraient pu encore retarder bien des années chez nous la culture en grand du mûrier blanc, par conséquent l'éducation du ver-à-soie ne seront plus écoutés ; donnons à nos compatriotes le bon exemple, plantons des mûriers.

MARTIN.

Oui plantons des mûriers.

THOMAS.

Voici une lettre de mon beau-père qui m'écrit de Gand : Me voici, demain, je dois aller voir avec une ancienne connaissance que j'ai rencontrée ici, l'endroit où est établie, à ce qu'on dit, une société pour la propagation du mûrier et l'éducation du ver-à-soie. Cette société est érigée depuis le 1er août 1829 sous la devise : *Morus et Bombix*.

MARTIN.

Diantre, que veut dire cela?

THOMAS.

Rien d'important : Morus est le nom générique du mûrièr, et Bombix celui du papillon dont les œufs produisent la chenille à soie. Le point essentiel pour nous, est de ne pas nous laisser détourner du plan que nous avons arrêté. Suivons les conseils de M. Robert, nous ne ferons pas comme il paraît qu'il a été procédé ailleurs jusqu'ici, par des tâtonnements, de crainte de ne pas réussir, ce qui est le sort de

tous les mauvais routiniers et même des charlatans; nous repousserons les conseils de ces alarmistes ignares qu'a signalés l'auteur de l'Appel au patriotisme des cultivateurs du royaume, qui, quoique imprimé à Gand, y est presque inconnu; serait-ce parce qu'il nous reproche un peu vivement certaine négligence en économie rurale?

MARTIN.

Ho! tant pis pour ceux qui se trouvent pincés; pour moi je trouve qu'il a raison; si mon maître ne m'avait pas repris quand je faisais des fautes, je serais toujours resté dans l'ignorance; vous autres, vous vous êtes souvent moqués de moi ; c'est à présent mon tour.

THOMAS.

Monsieur, voici aussi une lettre pour vous de mon beau-père.

M. ROBERT.

Ha! donnez, je vais vous en faire la lecture : Monsieur comme vous vous intéressez vivement à la plantation du mûrier, pour introduire dans notre village cette nouvelle et intéressante industrie, je me suis rendu ici où l'auteur de l'Appel que vous m'avez fait lire a demeuré plus de huit années et où il a publié plusieurs de ses ouvrages; j'en ai fait emplette à la librairie de Mlle Mestre, rue des Champs. De retour à mon logis, j'y ai rencontré une ancienne connaissance. Savez-vous où se tient la Société pour la propagation du mûrier et l'éducation des vers-à-soie? Oui, me répondit-il, j'ai justement à faire de ce côté, si vous avez le temps je vous conduirai jusqu'à la porte. Me voilà déjà bien

content, et ce brave homme me mena devant l'estaminet d'un jardinier fleuriste, rue de la Caverne n° 38; c'est ici, me dit-il. Plaisantez-vous, lui dis-je ? ne m'avez-vous pas promis de me conduire à cette société pour la propagation du mûrier et l'éducation du ver-à-soie ? Mais c'est bien ici, dit-il, entrez là dedans, et il s'en fut. Voyons dis-je; et enfin j'en reviens avec un petit cahier contenant le réglement de la Société qui, suivant l'article 15, s'assemble le premier jeudi de chaque mois à six heures du soir, au local de la Société est-il dit, je profite du départ d'une occasion pour faire mettre la présente demain à la poste à Bruxelles. Ce soir, je vous écrirai, Monsieur, ce que j'aurai vu dans l'après-midi; j'espère que vous êtes de retour, satisfait et en bonne santé. J'ai l'honneur de vous saluer.

MARTIN.

Comment, diantre; des mûriers, des vers-à-soie et un estaminet; comment tout cela va-t-il ensemble ? Thomas je crois que ton beau-père veut rire ?

THOMAS.

Mon beau-père rend compte de ce qu'il a vu et entendu dire; il a fait le voyage à Gand, uniquement pour voir si on s'y prend autrement et mieux que l'auteur de l'Appel l'a conseillé, et je vois par sa lettre à moi, qu'il n'a pas trouvé dans l'organisation de la Société de Gand un moyen plus expéditif que le plan libre et indépendant que nous avons arrêté. Nous serons, m'écrit-il, tout aussi avancés en commençant cette année à planter des mûriers blancs de différent âge que cette Société ici; car ils ne possèdent encore d'au-

tres grands mûriers que ceux à fruit noir, jadis plantés dans les jardins des moines et moinesses de leurs couvents, qui ne sont pas les meilleurs pour l'éducation des vers-à-soie.

GROS-PIERRE.

Jusqu'à ce moment nous sommes encore peu au fait de la culture du mûrier; je voudrais lire quelque chose là-dessus.

THOMAS.

Patience, la chose n'est pas aussi difficile que certaines gens voudraient le faire croire pour nous effrayer ou nous en dégoûter : écoutez ce qu'en observe encore l'auteur dans la première suite de son Appel, page 17. Quelques auteurs ont entouré la culture du mûrier de tant de difficultés, que les détails en effraïeraient celui qui n'en a aucune notion.

« Cependant rien n'est plus facile, puisque cet arbre se
» propage par graines, boutures et couchages, semé au prin-
» temps en pleine terre, en bonne exposition, dans un sol
» doux, bien préparé et profond, mieux par sillons qu'à la
» volée, ensuite bien tenu, purgé des mauvaises herbes. »

MARTIN.

Oh! cela est tout simple : je fais ainsi avec mes semis de pommiers et poiriers, que je repique la première année, et je puis les greffer en écusson l'automne suivant.

GROS-PIERRE.

Nous devrions charger Martin de la surveillance de nos plantations de mûriers; en nous côtisant, nous lui paierions une rétribution par an.

MARTIN.

Point de rétribution, mes services sont pour tous les habitants de la commune, qui voudront suivre mes conseils, et planter des mûriers.

M. ROBERT.

Bien, bien, Martin; je suis content de toi.

GROS-PIERRE.

Encore une chose avant de nous séparer: Monsieur Robert nous a parlé des adresses de pépinières de mûriers qu'il a apportés de Bruxelles, si j'ai bien compris?

M. ROBERT.

Si vous voulez planter des mûriers blancs élevés de graine semée dans le pays, vous en trouverez autant que vous en voudrez: les journaux en annoncent souvent la vente à des prix fort raisonnables; c'est une chose généralement connue, et on fera bien d'en faire usage. Si la feuille n'est pas de la première qualité, on la perfectionne par la greffe; et pour se procurer des mûriers de cette nouvelle variété gagnée en Italie, M. Klynton m'a dit que M. le comte de Ficquelmont, commissaire du Roi à Huy, en a établi une belle pépinière de ces mûriers, qu'un de ses amis lui a acheté aux environs de Milan: ils sont issus des graines provenant du mûrier *moretti* duquel il est traité dans le chapitre 6 du troisième volume de la Théorie actuelle de la Science agricole, dans l'École d'Arboriculture par M. Klynton. Il en existe une autre pépinière déjà plus ancienne, de la même variété de mûriers, chez M. Bellefroid-Vanhove, agronome distingué par ses vastes

connaissances et l'ordre classique qui règne dans ses pépinières et différentes cultures situées à Freloux près Liége. Les mûriers font partie d'un établissement considérable ; les amateurs des plantations peuvent s'y procurer tout ce qu'ils pourront désirer tant en mûriers de différents âges, qu'en arbres fruitiers, arbres exotiques et plantes à fleurs.

MARTIN.

Pardi ! Monsieur; si nous en faisons venir quelques centaines, ils nous serviront pour greffer des espèces communes?

GROS-PIERRE.

T'as raison, mon compère.

M. ROBERT.

M. Bérail à St.-Michel-Gestel près Bois-le-Duc, déjà cité, possède également une pépinière de mûriers d'un choix supérieur, et il s'occupe de l'éducation des vers-à-soie avec beaucoup de succès. M. Klynton, à ce qu'il m'a raconté, en a lui-même vu la soie qu'il a trouvée parfaite ; par là nous voyons que sur plusieurs points du Royaume, on peut non-seulement se procurer des mûriers, mais de la graine de ver-à-soie.

THOMAS.

Monsieur Robert, voici encore une grande lettre de mon beau-père.

M. ROBERT.

Voyons: Mon respectable voisin, hier après le départ de ma lettre, l'heure du dîner étant arrivée, on se mit à table; je me trouvais entre l'hôte et un monsieur qui m'apprit qu'il est venu exprès à Gand pour y visiter les établissements qu'on prétend au loin qu'on a faits ici pour la culture du

mûrier et l'éducation des vers-à-soie, ce que j'en ai vu chez quelques jardiniers ne vaut pas la peine d'être cité. On assure qu'à une certaine distance de Gand il en existe des plantations, mais j'ignore si la chose est vraie, ne les ayant pas vues. Il voudrait aussi s'en occuper dans son pays; alors je lui ai raconté ce que nous avons résolu de faire dans notre village, et il m'a promis de venir nous visiter le printemps prochain. J'avais déjà vu dans l'Appel de M. Klynton qu'un monsieur Vanhobrouck de Fiennes, du côté d'Audenarde, faisait de la belle soie; mais cet étranger m'a appris qu'une dame de Potter a formé un établissement sétifère à sa campagne, à une certaine distance de Gand, et recueille aussi annuellement de la très-belle soie. Voilà bien la preuve qu'on fait de la soie sur plusieurs points du Royaume, et cela non pas avec des succédanées imaginées par quelque piteux soi-disants agriculteurs, mais avec de la feuille de mûrier. Me tournant alors du côté de l'hôte, je lui demande s'il a connu M. Klynton? ah! oui, me répondit-il, si on avait suivi ses conseils, on ne serait pas embarrassé à présent de trouver de la bonne feuille de mûrier blanc; nous posséderions peut-être même aujourd'hui des filatures et des métiers à tisser la soie. M. Klynton n'a pas manqué de faire sentir par ses écrits, vue la grande population de la ville et des faubourgs de Gand, qu'il serait prudent de ne pas perdre de vue l'industrie sétifère pour préparer d'avance dans le cas où le coton, par la trop grande concurrence, ne dédommage plus assez les fabricants, des nouvelles ressources et du travail à occuper des bras, qu'il est impolitique

écrit-il, dans son Appel, de laisser dans l'oisivité, on a fait la sourde oreille à Gand, mais ailleurs on suit ses conseils. On ne plante donc pas ici des mûriers, demandai-je? l'hôte me répondit. J'ai bien entendu dire que quelques propriétaires en ont fait planter dans leurs domaines; les jardiniers en sement et les vendent bien vîte. Alors un monsieur qui nous écoutait nous dit : La seule plantation remarquable qui existe à Gand est celle de monsieur Houdin, à St-Amand près la porte d'Anvers; ses mûriers sont venus directement d'Italie; je les ai vus il y a quelques jours, et je les ai trouvés d'une belle végétation; après dîner, je me suis rendu à St.-Amand, j'en reviens fort content. M. Houdin venait de s'en aller; mais M. Mestre, son beau-frère, qui a présidé à la plantation des mûriers, a eu la complaisance de répondre à toutes mes questions, en voici le résumé :

Le terrain est un sable gris qui avait été une année d'avance cultivé en pommes-de-terre; au printemps, à l'arrivée des mûriers d'Italie, le terrain fut retourné à deux fers de bêche, on traca des lignes, comme vous voyez, me dit M. Mestre, et après avoir coupé d'après le conseil de M. Klynton, avec une serpette bien tranchante, la moitié de la longueur de la racine principale et les petites racines proche de la grosse, on les a plantés à distance égale sur la ligne; ensuite avant l'arrivée de la sève on les a tous abattus ras de terre, et pendant l'été nous avons eu soin de les ébourgeonner et ôter les mauvaises herbes, et vous les voyez-là très-bien portant. En remerciant M. Mestre de ces renseignements, je lui ai demandé si on en vendait et à quel prix? il m'a répondu qu'on avait offert à son beau-

frère un florin la pièce des plus forts; mais il préfère de les conserver encore, son projet étant de faire de la soie. Demain je me propose de faire encore une course, et à mon retour j'aurai l'honneur de vous en entretenir de vive voix. Votre serviteur.

GROS-PIERRE.

Thomas, ton beau-père nous donne là des renseignements très-instructifs.

M. ROBERT.

Cela est très-vrai, mes amis; et comme nous avons l'espérance de voir former près Bruxelles, sous la protection du Roi, un vaste établissement *morique*, qui veut dire culture du mûrier par principes. Quoique établi par une société anonyme, il sera loisible à chacun d'y entrer et recueillir, les jours indiqués, les renseignements dont il croira avoir besoin; un tel institut nous manquait.

MARTIN.

Oui, pourvu qu'on y puisse entrer sans qu'il en coûte; alors j'irai souvent.

THOMAS.

Et tu ne serais peut-être pas fâché d'y rencontrer aussi un bon estaminet, n'est-ce pas?

M. ROBERT.

Il me vient une idée que je veux vous communiquer: puisque cet établissement sera formé par le produit des actions, donnons ici l'exemple à toutes les communes les moins éloignées de Bruxelles; côtisons-nous, et prenons des actions. Elle sont de deux cent cinquante florins. J'en prendrai bien pour mon compte quelques-unes, mais je préfère que cela se fasse au nom du village; par là, nous concourrons non-seulement

à la formation d'une véritable école de la culture du précieux mûrier, école encore unique dans le Royaume, mais nous aurons part en raison de nos actions, au bénéfice qui ne peut manquer d'en provenir. Donnons cette leçon à tant de patriotes tièdes qui ont peur de placer quelques florins pour la prospérité d'une industrie d'une aussi haute importance ; et comme actionnaires, ceux de notre commune auront aussi plus de droit d'y entrer, que ceux qui n'y ont aucune part.

THOMAS.

Monsieur, croyez-vous que dans l'établissement royal de la Société morique que va former M. Klynton on s'occupera également de l'éducation du ver-à-soie ?

M. ROBERT.

Je le crois; et c'est par cette raison encore qu'un semblable établissement ne peut qu'être avantageux aux actionnaires, puisque après avoir répandu quelques millions de mûriers dans le pays, il en restera sur place bon nombre de grands qui suffiront annuellement à une grande éducation et ce qui s'ensuit.

Ne fît-on que des cocons, personne n'ignore qu'on trouve à les vendre à Anvers; ainsi cet établissement ne peut, sous aucun point de vue, manquer de donner de grands bénéfices; et comme les Belges savent réussir et se distinguer dans toutes les sciences et les arts, est-il probable que nous restions avec l'industrie sétifère au-dessous des nations beaucoup moins favorisées par la nature que nous ?

Notre confiance dans le Gouvernement qui encourage toutes les branches d'industrie, doit d'autant plus dorénavant assurer le succès de toutes espèces d'entreprises, que

S. M. vient d'instituer pour activer l'industrie nationale, un ministère tout particulier comme point central, et réunion des lumières pour éclairer et perfectionner les sciences et les arts : un tel ordre de choses mérite l'approbation de quiconque s'intéresse à la prospérité de son pays.

Vous verrez, mes amis, que les efforts que nous allons faire nous-mêmes ne resterons pas sans rédompense. Vous verrez aussi que M. Klynton donnera des suites au présent Manuel ; dans lequel il n'est question que de la plantation et propagation du mûrier blanc ; mais il m'a dit que si ce petit ouvrage se trouve favorablement accueilli, et atteint le but qui en a inspiré la rédaction, alors dans un second Manuel il sera particulièrement traité de l'éducation de la chenille à soie d'nne manière aussi simple qu'instructive, accompagné des planches et plans nécessaires pour l'intelligence de tout ce qui en fait partie. M. Klynton m'a encore dit, en prenant congé l'autre jour de lui, qu'il est bien résolu de n'épargner ni peines, ni soins, ni aucun des moyens dont il pourra disposer pour remplir dignement les intentions de Sa Majesté, en organisant l'institut théorique et pratique de la culture du mûrier qui lui est confiée, culture qui ne peut tarder de devenir florissante chez nous par la protection et les encouragements que le roi lui accorde. Il nous sera dont par la suite facultative de pouvoir nous livrer grandement à l'éducation du ver-à-soie.

FIN.

